

## *Sept fins*

Monsieur Xavier Crault n'entendit pas immédiatement le son inhabituel qui traversait ses fenêtres, ou bien crut qu'il s'agissait d'une parade ou d'une publicité pour un cirque. C'était un homme très occupé.

Valentine courait dans la rue en robe courte et talons hauts, trébucha et tomba à terre quand il la surprit soudain ; il semblait sortir du ciel.

Monsieur et madame Marignal éteignaient d'un seul coup leurs lampes de chevet respectives. Elle, qui dormait avec boules Quiès, n'entendit rien. Lui s'étonna vaguement mais avait autre chose en tête.

Nathalie sortit de la station de métro pour lever les yeux, ahurie et goguenarde.

Le père Rivié sentit un courant d'air éteindre toutes les bougies en un seul souffle, mais il ne soupçonna rien.

Matthieu Salvi, qui souffrait d'une ouïe exceptionnellement aiguë, laissa tomber son trousseau de clefs alors qu'il s'apprêtait à sortir de chez lui.

Monsieur Xavier Crault était un homme très occupé. Jusqu'à trois heures du matin, il était retenu à son bureau pour y surveiller ses légions technocratiques dans leurs tours de verre. Par-dessus la marée de toits qui poursuivait l'horizon, le soir tombait et les nuages d'ocre s'obscurcissaient. Les lampes fixées à chaque bureau s'allumaient l'une après l'autre.

Berlin appelait. Il décrocha. Les Allemands étaient aimables mais fermes en affaires. Les cours fluctuaient, les marchés rempilaient. Ils vendraient tout. Il raccrocha.

Monsieur Xavier Crault était seul dans son immense bureau. Il avait congédié son assistant. Seul à son bureau dans son bureau ; le meuble lui-même, oblong et translucide, était trop grand pour lui. On reconnaît la valeur d'un bureaucrate à la taille de son bureau – ce verre solide qui ne laissait qu'une trace éphémère quand il y ployait le coude, et les dossiers triés, signés, tamponnés. L'heure tournait, la nuit venait, les chauffages tournaient. Il desserra sa cravate et vint ouvrir l'une de ses fenêtres. À quinze mètres en-dessous de sa tête, une rangée de lampadaires illuminait le boulevard ; des voitures filaient sans s'arrêter et un flot d'individus circulait régulièrement par lignes droites. Il avait pourtant juré entendre une musique.

Osaka-Kyoto-Kobe appelait et le rappela à son immense fauteuil : grande mégapole, beaucoup de demande. Il négocia. Les Japonais étaient obséquieux et dissimulateurs. Ils prirent sept minutes à avouer leurs intérêts. Il approuva et raccrocha.

Il fallait, dans le large et inélégant domaine des affaires, se montrer dur. Il ne s'était pas hissé dans ce grand bureau par la seule force de sa volonté. C'était pour ces nuits de commandement qu'il sentait son cœur se gonfler d'une orgueilleuse importance : il avait réussi, toute cette mécanique, ces sommets artificiels et étincelants s'étaient construits grâce à lui ; il avait participé à quelque chose, et à présent la méthode et la discipline de son armée ne dépendaient plus que de lui. S'il claquait des doigts, ils cesseraient toute activité et se lèveraient comme un seul homme ; s'il leur ordonnait de danser sur leurs bureaux, ils lui obéiraient. Et les chiffres progressaient et montaient sans s'arrêter. Bientôt il rentrerait dans sa maison rectangulaire, éclairant la nuit par les néons blancs, s'allongerait tout habillé dans sa chambre grande et vide ; et qu'il ferme les yeux, qu'il s'endorme ou meure le lendemain, il aurait toujours la certitude de son succès.

Lyon appelait. Ils lui parlaient comme depuis une distance infinie, exotiques et cryptés.

« Excusez-moi, dit une voix de femme ouvrant la porte – et la lumière du nuage rose déclinant se barra d’une ombre noire – monsieur Crault, mais on cherche encore le dossier A603... » Il raccrocha ; elle était sa vassale, elle et tous les ronds-de-cuir cernés qui affluaient à sa suite. La puissance de son cœur battit plus fort encore.

« Vous l’avez toujours pas trouvé ? Regardez dans les affaires de Raphaël... » Il porta la main à son oreille. « Et c’est quoi, ce bruit ?

— Je ne sais pas. On l’entend depuis un quart d’heure.

— Il doit y avoir une fanfare dans le coin.

— Bon. » Monsieur Xavier Crault enfila d’un geste ample la veste qui pendait à son portemanteau de fer. « Je descends m’acheter un dîner. Émilie, vous surveillez les chiffres en attendant. » C’était un homme très occupé.

Valentine trébucha et tomba à terre. Elle avait encore dû se tordre la cheville avec ses talons hauts. Son genou était éraflé, les plis de sa robe lui collaient à la peau, et elle allait encore arriver en retard. Elle se leva – une multitude de petites billes de béton s’étaient enfoncées dans la paume de sa main, elle les nettoya mais elles déformaient ses lignes harmonieuses et lisses – et poursuivit son chemin en recalant sur son épaule les lanières de son sac pailleté. Les regards de la rue se tournaient sur elle l’un après l’autre.

Elle avait le genou rouge, les cheveux défaits et la robe tachée ; et la soirée qui commençait il y a treize minutes. Les nuages s’écartaient au-dessus de sa tête, comme si le ciel s’ouvrait tout à coup. Quel genre d’orchestre de rue produisait cette musique ? un air de gloire, mais faible, étouffé. Elle leva à nouveau la tête en fronçant le nez ; elle faillit heurter quelqu’un en passant – connard – gris et emmitoufflé dans son manteau, il sortait des grands bureaux, il ne l’avait même pas regardée.

Elle atteignit une longue rangée de lampadaires qui s’allumèrent tout à coup, l’un après l’autre. Épisodiquement auréolée de droits rayons d’or, elle courait ; plus que quelques minutes avant la fin, elle aurait le temps, déjà elle voyait les fenêtres danser d’éclats qui tournaient, violets, roses, verts et jaunes. Les grilles plates et noires des façades s’illuminaient par petites cellules. Le monde faisait la fête, mais aucune ne pourrait être meilleure que la sienne, qui commençait il y a quinze minutes ; et même si à présent les larmes lui venaient aux yeux, elle était certaine qu’elle oublierait enfin tous les malheurs qui s’accrochaient à elle et pourrait danser comme s’il n’y aurait jamais de lendemain.

D’un seul coup, monsieur et madame Marignal éteignirent leurs lampes de chevet respectives. Lui portait encore chemise, pantalon et chaussures ; il avait beaucoup de soucis en tête et dormir n’était pas à l’ordre du jour. Il attendit que sa femme se fût retournée pour écarter d’un grand geste la couverture et sauter du lit. Elle l’avait entendu, de toute évidence ; mais après tout qu’importait ? Il se vêtit de son blouson de laine, quitta l’appartement en fermant la porte et alluma la lumière du palier. Il s’était parfumé avant le coucher. Passant devant le miroir fixé à mi-chemin des escaliers, il se recoiffa timidement. Enfin, enfin la liberté s’offrait à lui : enfin, alors que toute la nuit brillait de voiles roux, comme si une éclipse sublimait le ciel obscur, il pourrait vivre ; car il avait toute son existence devant lui. Et devant lui il avait aussi cette fille – Lise – en manque de compagnie. Il n’espérait que sentir un petit cœur battre auprès de lui, s’unir au sien, se porter vers une discussion commune ; c’est ça, il ne voulait finalement qu’une discussion, un échange, rien de plus ; car qu’est-ce qu’il était seul ! et perdu dans ses tristes journées bourgeoises ; une jeune et fougueuse personne ne pourrait lui faire que du bien. Monsieur Marignal descendit ainsi les cinq étages – dix-sept mètres, il les avait mesurés. Il adressa

un petit signe de tête à l'amant de sa femme qui montait, il était drôlement en avance.

La route lui paraissait longue, si longue car elle le séparait encore de Lise et de la douce révolution que sa vie allait bientôt connaître. Il se surprit à sautiller de joie. Là, toute la ville tombait dans une même ombre sous le ciel doré ; là, le clocher de la grande église sonnait, dong, dong, dong ; là, la tour de verre s'élevait comme une flèche et ses carreaux démultipliaient à l'infini les taches flamboyantes ; et là encore, le petit théâtre sombre duquel soudain un afflux de gens sortait. Et un groupe de rue qui jouait cette musique triomphale, comme la bande-son de sa propre humeur ! Oui, tout allait bien. Il se laissait porter dans les rues fraîches, pendant que madame Marignal passait du bon temps avec Georges, ou Claude, ou Bernard, ils changeaient toutes les semaines.

Il s'arrêta devant le petit immeuble qui s'élevait sur la petite place. Voilà, elle habitait au deuxième, en collocation, lui avait-elle dit. Sept sonnettes d'interphone. Fèze : adultérin et négligent ; Smerne : grossier ; Pergan : infidèle menteur ; etc. – tous vicieux et tristes, mais lui fou de bonheur. Il sonna. Son cœur battait, plus que quelques secondes, sans compter le temps qu'il lui faudrait pour monter au deuxième. Deux secondes, trois secondes, quatre secondes : elle devait se préparer, sortir de sa douche. Il lui proposerait un joli restaurant. Six, sept – elle était si mignonne : et pas du genre à trafiquer sa photo ou choisir la plus belle exprès – huit, neuf – elle s'apprêtait à répondre : et pourtant il y avait du bruit qui sortait de la fenêtre, et des pas qui dévalaient l'escalier, et la grande porte cochère qui s'ouvrit : monsieur Marignal manqua d'être bousculé par une jeune fille en robe courte et talons hauts qui marchait tête baissée. Pris d'un soudain mouvement d'angoisse, il s'efforça de la dévisager et de lui crier : « Hé ! Pardon ! Mademoiselle ! ... » mais elle disparaissait déjà au loin ; pleurerait-elle ? – mais non, sa Lise était plus grande. Il sonna à nouveau. « Allô ? s'écria quelqu'un.

— Allô ? Lise ? » Le voilà qui battait à nouveau, c'était elle ! « Oui, c'est monsieur...

— Rien à foutre. Vous avez pas l'impression que vous tombez mal, là ?

— Mais...

— Vous voulez de l'aventure ? bah, suivez la meuf qui vient de sortir. N'importe quoi. »

Un clic, elle raccrochait.

Nathalie sortit de la station de métro, encore abrutée par la marche furieuse du véhicule propulsé comme une balle de pistolet – *prochain arrêt* – et les panneaux multicolores qui l'aveuglaient dans le labyrinthe : lignes 1, 2, 3, 4, 6, 14, 16 – sorties 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 – place de la gare. Et la voilà qui, ahurie et goguenarde, levait les yeux au ciel. Le soir venait de tomber sur la place à présent silencieuse sans ce sifflement exaspéré ; et pourtant tout était déjà sombre. Elle se mit en marche, lentement. Des flux la dépassaient sans cesse : la ville marchait plus vite qu'elle.

Les beaux quartiers l'amusait toujours, comme en ce moment où les minuscules fenêtres de ces immeubles de verre s'éclairaient l'une après l'autre, tachant le reflet des éclaboussures orange par un rigide périmètre de lumière artificielle. Les boutiques, à ses côtés, brillaient de toute manière assez fort pour paver son chemin. Il existait donc des gens assez riches pour dédier toute leur existence aux équipements de randonnée – une boutique, deux boutiques, trois boutiques – et en pleine ville ; comment arrivaient-ils à vivre, quelles études avait fait ce garçon qui s'ennuyait au comptoir pour se retrouver là, avait-il dû les payer cher, s'était-il imaginé devenir caissier pour une boutique d'équipements de randonnée, était-ce son rêve ? et le patron, comment gérait-il ses employés, louait-il son local, peut-être même qu'il payait très cher pour que tous ces néons fluos brillent en pleine nuit – il avait des fonds, de très grands fonds auxquels contribuaient quotidiennement tous les citadins amateurs de randonnée : comment vivait-il, comment se levait-il tous les jours sachant qu'il était responsable de tout cet argent ? Nathalie rit et tourna. Les foules s'amaigrissaient, elles n'étaient plus cravatées et porteuses de grosses

valises impatientes de finir leur journée. Les foules devenaient plus solitaires.

Un groupe de jeunes s'étaient arrêtés devant un magasin de mode et sur leurs portables. « Attends, je vais faire un tweet — On est d'accord, c'est pas juste moi — Non, vraiment, au début je croyais que c'était un truc... genre une hallucination auditive, là — » Bien sûr : encore dix minutes et les actualités allaient parler de cette musique céleste que huit milliards d'individus entendaient simultanément, mais qu'étaient dix minutes dans toute une existence ?

Et tandis que les locomotives de passants passaient, elle en venait à conclure en riant à nouveau que la ville n'était qu'un amas de regrets médiocres, et que toutes ces individualités qui allaient et fluctuaient n'étaient que des grains de poussière sans aucune valeur. Elle s'apprêtait à dormir à la rue et le ventre vide ; mais dans deux heures le monde finirait.

Grain de poussière, comme cet homme en habits chics sur le point de la dépasser, avec le pas souple et élastique des grands hommes du monde et un triple sandwich triangle sous le bras. Il parlait au téléphone, de quoi parlait-il ? Cours de la bourse, actions, nouveau gouvernement, rachats, taxes. « Non ! Non, non, non, déconne pas. On peut te la racheter, sans aucun problème. Mais non ! Mais non, t'es parano. Tu me prends vraiment pour un — arrête. On se connaît depuis longtemps, non ? Bon. Je te propose un prix, OK ? On arrive à un prix commun, puis tu viens au bureau et on te signe ça. Non, je... Attends, deux secondes. Je te rappelle. » Monsieur Xavier Crault, homme de dignité et de grande occupation, abaissa son téléphone et regarda en arrière. Une vieille femme en haillons lui adressait de grands gestes : une folle, encore ? « Eh ! Vous ! Vous êtes pas important ! Vous avez l'impression d'être important, mais vous êtes rien ! Nul ! »

Une folle, encore, elles peuplaient les rues de la ville comme une maladie.

Nathalie éclata soudain de rire. Elle n'avait rien à craindre, pas même le ridicule. Elle ne pourrait jamais s'empêcher de dire la vérité.

Monsieur Xavier Crault haussa les épaules et reprit son téléphone, avant de se faire emboutir par une immense voiture blanc immaculé qui fonçait au milieu de la route.

« Attends » dit Mme Marignol en sortant du lit. Elle se couvrit la poitrine avec le drap et écarta le rideau.

« Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Je sais pas, j'ai entendu un bruit.

— L'espèce de musique, là ? ...

— Quelle musique ? Oh, merde.

— Quoi ?

— Il y a un mec qui vient de se faire écraser.

— Hein ? » Elle enfilait en toute hâte un T-shirt et un pantalon. « Tu vas vraiment y aller ?

— Putain, mais t'as vraiment aucun sens du devoir, toi. Il y a quelqu'un qui est en train de crever sous ma fenêtre, là ! Bien sûr que je vais y aller ! Ces trous du cul, personne s'arrête... Tu l'as mis où, mon sac ?

— Euh... Tu veux un coup de... » Elle claqua la porte.

Le père Rivié sentit un courant d'air éteindre toutes les bougies en un seul souffle. L'église était certes très mal isolée. Il les ralluma patiemment, l'une après l'autre. Il était bientôt l'heure, bientôt la messe allait être dite.

Matthieu Salvi laissa tomber son trousseau de clefs alors qu'il s'apprêtait à sortir de chez lui, sans savoir si la cause en était l'air étrange qui, comme un acouphène, flottait autour de lui depuis quelques minutes, ou plus vraisemblablement le soudain bruit qui avait éclaté. Encore

un malheureux qui n'avait pas regardé à gauche, à droite puis encore à gauche ; et à présent il avait laissé tomber son trousseau de clefs.

Il alluma la lampe torche de son téléphone pour les repérer au milieu de la nuit, car la lumière de ce ciel bizarre était obstruée par l'immeuble d'en face. Il se baissa doucement, en pliant les genoux, et ramassa le trousseau. Son dos lui faisait mal. Un tour, deux tours, deux tours et demie, fermé, poignée bloquée. Matthieu Salvi boutonna son manteau et se mit en marche.

« Pourquoi dire que je suis bon ? Personne n'est bon, sinon Dieu seul... »

Il traversa des rangées de passants inarrêtables, inéluctables.

« ... ne commets pas d'adultère, ne commets pas de meurtre, ne commets pas de vol, ne porte pas de faux témoignage, honore ton père et ta mère... »

Il voulait vivre comme nul autre n'avait vécu avant lui.

« ... une seule chose te fait encore défaut : vends tout ce que tu as... »

Vertueusement.

« ... et tu auras un trésor dans les cieux ; puis viens, suis-moi... »

Silencieusement.

« ... Comme il est difficile à ceux qui possèdent des richesses de pénétrer dans le royaume de Dieu ! Car il est plus facile à un chameau de passer par un trou d'aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu... »

Car il était prêt à tout, il donnerait tout pour vivre seul et loin du monde, faire le bien sans que personne ne le regarde faire, rester cet ange gardien invisible. Il n'avait besoin ni de gratitude ni de reconnaissance ; personne n'aurait à dire son nom.

Il cligna des yeux. La lumière éclatante tombait dans le vitrail et encadrait le prêtre d'un immense rectangle. Son étole violette en devenait blanche. Et qu'elle était éblouissante... La dernière célébration avant la fin du jour ; la dernière fois qu'il pourrait voir cette grande fresque d'amour se déployer derrière le crucifix.

« Ce qui est impossible pour les hommes est possible pour Dieu. »

Le grand lustre au-dessus de la tête du prêtre se mit à faiblir. La lumière baissait et le jour tombait. Bientôt les yeux se fermentaient – étrange, le sommeil : ce moment où l'on est inconscient en sentant tout de même les heures passer une à une – et à présent il se sentait impatient, comme s'il manquait quelque chose d'extraordinaire. Était-il en attente ? de quoi ? Il réfléchit. Comme ces vierges en attente de l'époux tandis que la lumière baisse...

Monsieur Xavier Crault gémit. Le bitume était chaud et un rayon d'or lui tombait verticalement dans l'œil. « Je sais, dit quelqu'un, il est vraiment bizarre, ce ciel. Vous agitez pas, on a appelé l'ambulance. » Devant le rayon apparut une forme humaine, une femme. « Ne parlez pas, restez calme. »

Un attroupement s'était formé autour de madame Marignal. « Qu'est-ce qui s'est passé ? demandait-on, laissez-moi voir.

— C'est bon, on a appelé une ambulance. Je suis médecin.

— Le pauvre...

— Qui c'est ? » Il eut un rire amer et essoufflé. Ils ne savaient pas qu'il dirigeait la plus grande entreprise de la ville, ils trembleraient d'émotion s'ils le savaient ; et pourtant, sa puissance l'avait conduit là, droit dans le mur, sous les pneus d'une voiture blanc immaculé. La sueur coulait sur son visage. Avait-il l'impression d'être important ? Il croyait voir la folle du trottoir le poursuivre. « Aïe... C'est pas joli. » Il gémit et grogna. La douleur s'accroissait chaque seconde. Il s'efforça de penser à autre chose, à sa cité de verre, au ciel surréaliste, à la femme qui était penchée sur lui. Une étrange émotion le saisit soudain : il était ému de voir un cœur étranger souffrir et tenir aux côtés du sien. Il lâcha un grognement furieux. Il avait donc

fallu attendre jusqu'à cet instant, à présent que la vie lui échappait des mains, pour qu'une intelligence, une force, une personne, prenne soin de lui ? Il s'était cru indestructible. Il avait tout conquis. Il n'avait fallu qu'une voiture blanc immaculé pour le conquérir, lui et sa marche impitoyable. Il était donc tombé si bas pour devoir dépendre de quelqu'un ? et pourtant comme il se sentait en vie : sa vie enfin lui était dérobée, enfin son contrôle se relâchait... Levant les yeux, il crut reconnaître en la bonne mère de famille cette étrange vieille femme sur le trottoir. Avait-il l'impression d'être important ? L'était-il ?

Il agrippa à la main de la femme et lui adressa un sourire tordu. « Restez tranquille, lui dit-elle. Voilà, les secours arrivent. Vous entendez ? » Une sirène, au loin, un son tonitruant au milieu de cette musique qui continuait, devenait-il fou ? « Merci, lui souffla-t-il alors ; merci. » Il vit l'attroupement, un homme décoiffé derrière elle qui portait une robe de chambre. « Merci à vous... et votre mari. » Et sa tête retomba.

« Attendez ! Attendez ! » Monsieur Marignal soufflait et suait, ses pieds se croisaient et ses forces s'épuisaient. Il n'avait plus l'âge de courir. « Mademoiselle ! S'il vous plaît ! » Non, il ne la laisserait pas lui voler son bonheur : il était sorti pour vivre la promesse d'une jeune et tendre présence ; et si son cœur battait encore pour Lise et ses cheveux noirs, il se contenterait de celle-ci, elle était mignonne, avec sa robe courte et ses talons hauts ; mais si seulement elle pouvait le croire, il ne lui voulait aucun mal après tout... « S'il vous plaît... »

Valentine se retourna soudainement.

Ses yeux étaient brouillés, elle pleurait et avait les joues rouges. « Merde ! s'écria-t-elle. Merde ! Foutez-moi la paix ! J'en ai rien à foutre ! Je veux juste aller à ma soirée, là ! Pourquoi vous me poursuivez ? »

Monsieur Marignal fut touché par ces petits yeux noisette débordant de larmes. Elle s'était disputée avec Lise, cette pauvre fille, elle se sentait malheureuse et espérait oublier son chagrin en se déhanchant dans un endroit surpeuplé. « Vous inquiétez pas, se hâta-t-il de dire, je vous veux aucun mal. Je voulais juste...

— Juste quoi ? Vous avez pas honte de courser des filles dans la rue, en fait ?

— Je vous veux aucun mal. Vous m'avez...

— Vous êtes qui, déjà ?

— Je suis... Je venais voir votre... votre colocataire. Lise, c'est ça ?

— Oh, attendez. Vous êtes son date ? » Comme il s'approchait d'un pas, elle recula. « Vous êtes vraiment gonflé, vous.

— Comment ça ?

— Vous faisiez pas aussi vieux sur la photo. »

Monsieur Marignal partit d'un petit rire aigu. « Ça fait longtemps que j'ai créé mon compte. Écoutez... Je vous veux pas de mal. Je voulais retrouver Lise devant votre appart, mais elle était tellement furieuse, elle voulait pas me voir... elle m'a dit de sortir avec vous, plutôt. »

Valentine essuya une larme. « Tu m'étonnes. Quelle connasse.

— Je sais que vous avez eu une soirée compliquée. Je cherche juste quelqu'un avec qui parler. On se prend un resto, je vous invite, et... et on se parle. C'est tout.

— Vous vous foutez de ma gueule, ou quoi ? Vous êtes marié. » Elle désigna du menton son annuaire gauche. « Elle aimerait bien savoir que vous sortez avec des filles de deux fois moins votre âge ?

— Ma femme ? Me parlez pas d'elle. Là, elle est en train de se taper son prof de yoga.

— C'est pas une excuse, putain ! Vous êtes dégueulasse. Vous êtes cocu, sans blague ! Vous vous êtes vu ? Vous ressemblez à rien, vous suivez des filles de vingt ans dans la rue. C'est à cause des mecs comme vous qu'on se sent mal dans la rue. Vous vous donnez bonne conscience en vous disant que c'est juste pour parler. Mais arrêtez de vous mentir, là, je vois bien

comment vous nous regardez. Vous voulez pas gérer votre vie amoureuse à vous avant de vous mettre à poursuivre n'importe qui dans la rue ? Et vous voyez pas que j'ai autre chose à foutre, merde ? »

Aussitôt elle se détourna et prit la fuite.

Monsieur Marignal n'en menait pas large. Après avoir fait demi-tour, il se remit en marche lentement, le regard fixé à terre. Il tourna à la rue suivante, puis à celle d'après, incertain de sa direction.

Nathalie parcourait la route en traînant sa jambe. Elle avait un goût amer dans la bouche. Le ciel en feu était soudain percé par de petits hélicoptères, un, trois, sept. « Et ce soir, dans ce journal – un phénomène d'ampleur inédite et complètement inexplicable... — Priorité au direct. » Le monde au-dessus de sa tête se saisissait d'une teinte rouge, tout rougissait ; à la télévision, le présentateur portait une cravate rouge. « C'est à moi qu'tu parles ? T'es qui, toi ? » Des flots de gens se pressaient hors du métro, et à quelques pas, des policiers fondaient sur un même homme. « Jésus a dit : "Faites des disciples"... » Et le prosélyte en blouson en cuir qui passait outre les hurlements ; plus loin, d'autres cris. Elle était étourdie de tous ces cris ; mais dans le même temps elle en riait, car quelle futilité devait en ce moment saisir tous ces gens pour qu'ils dépensent leurs derniers instants en petites guerres privées. L'homme gesticulant était tombé à terre sous le coup des policiers, un couteau roula sur le bitume.

« Vous auriez pas une pièce ?

— Vous m'avez vue ? » Nathalie fouilla sa poche : elle avait pour tout pécule un billet bleu froissé. Elle poussa un long soupir. Que lui restait-elle, après tout, et que resterait-il au pauvre dans quelques heures ? « Tenez. Dépêchez-vous de vous acheter quelque chose. » Machinalement, elle éclata de rire : voilà, elle n'avait plus rien, l'immense vide qui l'entourait s'était refermé. N'avait-elle pas rêvé de ce moment, de la liberté enfin acquise du démuné vagabondant dans la ville tentaculaire ? et peut-être sa bonne action ferait son salut. Elle n'avait plus rien à craindre maintenant, sinon peut-être d'attraper froid. Si une seule personne au monde méritait d'être sauvée, c'était bien elle, car personne autant qu'elle n'avait toute sa vie résisté à ce flux immonde et transparent des citadins qui se déversait d'une station à l'autre ; elle seule était parvenue à s'en distinguer. Le gratte-ciel s'illumina d'un grand écran de publicité rouge ; à ses pieds, on se disputait à grands gestes. Oui, tout allait bien.

Nathalie manqua de trébucher. Elle se rattrapa difficilement ; un épais portefeuille en daim gisait sur le trottoir.

Elle resta plusieurs minutes parfaitement immobile, trouant en son milieu la marche des piétons. Elle aimait se penser imperméable à tout ce qui pouvait lui advenir ; pourtant il émanait de ce curieux objet renversé une sorte de mystère qui la captivait et dépassait complètement son contrôle. Elle s'abaissa et, avec une extrême lenteur, le ramassa. Carte bancaire, billets, pièces abondantes ; liasse de clichés de photomaton, carte d'identité, permis de conduire, carte de mutuelle, carte d'assurance – voilà quelqu'un qui avait coché toutes les cases. Nathalie sourit pour elle-même, en même temps qu'elle surprit en son cœur une vague de douce tristesse. Sur les bandelettes de photos fanées, un homme et une femme : lui, petit et un peu barbu, rougissant et sage ; elle, en robe à fleurs, de quelques années plus âgée que lui, un sourire jusqu'aux oreilles.

Un homme avait donc perdu son portefeuille – ou, plus exactement, avait perdu cette série d'images qu'il avait achetées pour quelques pièces au photomaton d'une gare ; ils approchaient la quarantaine, c'était peut-être la dernière folie qu'ils feraient de leur vie – se faire photographe pour aucune raison, valeur sentimentale ? Qu'il l'aimait ! sa main était dans la sienne, hors champ, il attendait que le flash s'éteigne pour enfin tourner la tête et lui donner un baiser. À présent il avait perdu son portefeuille et sa vie. Voilà un homme tant dédié à son amour qu'il s'effondrerait en larmes s'il devait le perdre. Où vivait-il, cet homme ? À quoi pensait-il ?

Elle s'émut car pour la première fois, il lui sembla qu'il était possible de vivre heureux sur Terre et d'en craindre la fin. Alors elle rangea, tremblante, le portefeuille dans sa poche, et se mit en marche vers l'adresse indiquée.

« Il nous arrive souvent – trop souvent – de vivre spectateurs de notre propre vie, ou même de penser que la vie de chrétien n'est qu'une espèce de cahier des charges. Tant qu'on agit bien, qu'on fait acte de charité, qu'on va à la messe le dimanche, alors on sera sauvé ; mais après, la réalité de ce que dit le Christ au jeune homme riche nous frappe... “Vends tout ce que tu as”. La vie en Christ n'est pas un cahier des charges ; c'est une profession de foi, radicale et viscérale. Jésus ne demande pas des actes d'amour disséminés, Il demande un abandon complet. On ne peut être sauvé sans Lui confier sa personne entière ; sans se couper de toute occasion de péché, sans saisir toute occasion de faire le bien... »

Matthieu Salvi retira progressivement sa tête de ses mains dans le creux desquelles elle était venue se plonger. La racine de ses cheveux était en feu, éclairée par une fenêtre d'or. Il avait perdu toute notion du temps, les paroissiens se dispersaient. Dans un coin ombreux de l'église, le curé pliait son étole. Il lui sourit. « Belle soirée, hein ?

— Oui... Mon action de grâce dure toujours trop longtemps.

— Oh, on fait jamais trop long. Ni trop court, d'ailleurs. »

Matthieu Salvi s'approcha doucement. « Je voulais juste vous remercier pour votre homélie. Je... Je me suis assez reconnu.

— Tant mieux. Vous êtes sur la voie. Et ça vous sera sûrement utile bientôt. » Le jeune homme lui adressa un petit signe de tête et se retira à petits pas discrets. Voilà quelqu'un de volontaire ; il était un habitué de la messe de semaine, l'un des seuls en réalité. Sorti, il donnerait une offrande au pauvre à l'entrée de l'église et déciderait de vivre différemment. Le père Rivié hocha la tête d'un air entendu. Le Seigneur dû-t-Il revenir ce soir dans son église et lui demander des comptes, il devrait balbutier et lui dire qu'il n'avait su secourir qu'une seule âme.

Seul, il s'employa à souffler les bougies, une à une. Il avait reçu une grande charge et il s'était enterré de crainte. À présent dix pauvres pécheurs l'écoutaient le jeudi soir et trente le dimanche, au milieu du cœur battant d'une métropole qui ne dormait jamais.

La grande porte s'ouvrit et le père Rivié manqua de se brûler le doigt. Des petits pas claquants... Il se retourna. « Bonsoir madame. Je... peux faire quelque chose pour vous ?

— Oh oui. Oui, je sais pas pourquoi j'ai fait ça, mais vous allez comprendre. Je viens de faire quelque chose d'horrible. Je suis entrée là, ça fait dix ans que je vais plus à la messe, mais j'ai l'impression que tout se précipite, et je sais pas quoi faire, et...

— Du calme. Qu'est-ce qui vous arrive ?

— Il y avait un accident en bas de chez moi, je suis descendue pour voir qui c'était, enfin pour voir si je pouvais l'aider, il était presque agonisant, il disait n'importe quoi, et il devait pas bien voir autour de lui, mais il a vu quelqu'un derrière moi, et il m'a dit merci à vous et à votre mari... il a remercié mon mari derrière moi, mais... mais...

— ... mais ? »

Elle s'arrêta brusquement et son regard s'affaissa. « Mais ça fait deux ans que je trompe mon mari. » Un long instant passa. « C'était mon amant qu'il a pris pour mon mari. C'est bizarre mais je me suis dit quelque chose à ce moment-là... comme si j'avais eu une révélation : ce gars-là – il avait l'air riche, en plus – il s'était attendu à ce que je sois là avec mon mari, mais en fait c'était... C'est horrible, parce que je me suis dit qu'en fait, je l'aimais toujours, mon mari, et que tous mes amants ça m'est jamais arrivé de les aimer... jamais, pas un seul... Je voulais juste me sentir aimée, vous savez ? même pour une seule nuit, parce que lui il arrête pas de m'oublier... parfois il s'allonge dans notre lit et il fait ses petites affaires comme s'il se rendait même pas compte que je suis là... Oh, je suis tellement triste, j'aimerais juste me

remettre avec lui, il faudrait oublier tout ça... Je sais pas pourquoi je vous dis ça, je sais pas pourquoi je suis entrée là, je viens de voir un gars se faire écraser et ça m'a complètement retournée... Pardon... pardon. » Elle s'arrêta.

Le père Rivié écoutait mais dans le même temps ne pouvait s'empêcher de sentir son cœur se fondre. « Et... qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— Je sais que c'est bizarre, mais... vous... vous pouvez me pardonner ?

— Pardon ?

— Je voudrais me confesser. » Mme Marignal eut un sourire plein de confusion ; et dans le père Rivié grandissait soudain le sourire le plus sincère qu'il avait eu depuis plusieurs années. « Bien sûr, murmura-t-il. Mais je pense que Dieu vous a déjà pardonné. »

La porte roula et claqua derrière Valentine dont les pas décrivaient des lignes tordues. Elle marchait lassement, ses yeux s'éblouissaient de la puissance brûlante des nuages qui succédait soudain aux lampes dorées des bars. Elle ne se sentait bien que dans les bars, ils avaient une douce chaleur, et les miroirs multipliaient et démultipliaient son image triste. Elle avait de beaux yeux, petits et recourbés, bruns et transparents ; et troublés par le noir de son maquillage qui coulait.

Elle n'était pas allée à la soirée. Elle s'était trouvée séduite par le bar éclairé, ses rangées de verres clinquant les uns contre les autres, alors qu'elle passait au détour d'une rue. Et les verres s'empilaient les uns sur les autres, remplis de liquides dont les courbes lascives dégageaient des senteurs de velours, des arômes doux et melliflus. Elle voyait sur les visages attablés des milliers d'yeux juges et les prix qui montaient sur l'ardoise noire.

Elle fit quelques pas au hasard. Son estomac la faisait souffrir, elle avait bu pour oublier qu'elle n'avait rien mangé. Il était trop tard pour rejoindre la soirée, la porte serait fermée... Elle s'imaginait toquant, tambourinant, et la voix qui la rabrouerait de l'intérieur. Qu'avait-elle à perdre ? Le ridicule ne la tuerait pas. Quel dommage de gâcher une si jolie nuit... Mais bientôt le ciel rose disparaissait et se noircissait dans ses yeux entrouverts. « Hé. Hé ! » Elle se retourna. Un serveur en costume noir se tenait devant la porte. « Vous avez pas payé.

— Oh... merde... » Elle ravala ses larmes, et lui la regardait d'un œil mauvais. « Attendez...

— Vingt-huit cinquante. » Les prix avaient augmenté, elle en était sûre, l'homme au costume noir les avait encore augmentés. « Je... J'ai pas de... » Elle éclata brusquement en sanglots incontrôlables qui se déversèrent comme des fontaines. Elle ne pouvait plus tenir. Tout devenait noir autour d'elle, comme si le tablier du serveur avait avalé le ciel et les oiseaux. Elle courait à l'aveugle. « Hé ! Hé ! ... »

Quand Valentine rouvrit les yeux, elle se trouvait sur le pont. Le fleuve était déchaîné ; elle courait désormais sans y faire attention, devenue machine. Elle s'apprêtait à se noyer – elle oublierait enfin, enfin cette journée d'horreur qui avait fait couler sa vie entière... Ses pieds heurtèrent le bord du pont. Attendez une minute – que faisait-elle ?

« Stop ! » Soudainement, elle se sentit tomber dans des bras qui la soutenaient. Un visage lui apparaissait, indistinct, tordu et incliné. « Tu... T'as besoin d'aide ? » Il avait les joues roses...

Tandis qu'il l'aidait à se remettre debout, Matthieu Salvi ne put s'empêcher de garder les yeux fixés sur les siens, petits et noisette ; et, bien malgré lui, ses lèvres s'épanouirent d'un sourire sincère. « Tu veux... euh... tu veux que je te raccompagne ? » Et parler, oh oui, qu'elle lui parle, qu'elle lui explique sa peine, enfin il pourra se trouver utile et aimant...

Monsieur Marignal tourna la tête vers la porte qui venait de claquer. Il était rentré une

vingtaine de minutes plus tôt dans l'appartement vide et n'avait toujours pas retiré sa veste, tout juste avait-il pu s'apercevoir qu'il avait perdu son portefeuille. Maintenant l'éclat du ciel rouge devait insupportable et des foules commençaient à s'affoler dans la rue : plus d'eau, plus d'électricité, plus d'argent, comme si le monde s'était arrêté de tourner, mais tout ce qui l'importait – lui – était sa minuscule histoire d'amour qui pourrait bientôt finir. La fin, pensa-t-il en observant la bouteille de chartreuse qui traînait sur la commode, la fin. Il la sentait proche, pâle et absorbante comme ces gouttes de vert agglutinées au fond de la bouteille.

Et comme il tournait la tête, elle arriva devant lui, décoiffée, les yeux entrouverts seulement, rouges et fatigués, mais au visage une expression triomphante.

Ils se regardèrent, longtemps, sans aucun mot, et le seul bruit que l'on entendait était, alternativement, le tic-tac de leur grosse horloge et les cris de la foule en bas de la rue. Pourquoi criait-elle ? peu importait en réalité. Brusquement, d'un mouvement symétrique, ils se lancèrent l'un vers l'autre et s'étreignirent avec force ; il leur sembla que c'était la première fois que pareille démonstration d'amour avait jamais été faite, et sans doute la dernière fois qu'elle serait faite. « Je suis désolée » lui murmura-t-elle.

La fenêtre à laquelle ils tournaient le dos tremblait devant la lumière de plus en plus aveuglante ; et alors qu'ils continuaient de s'embrasser, douloureusement, les trompettes qui jouaient au-delà de l'horizon résonnèrent d'un seul coup – et ce fut tout.